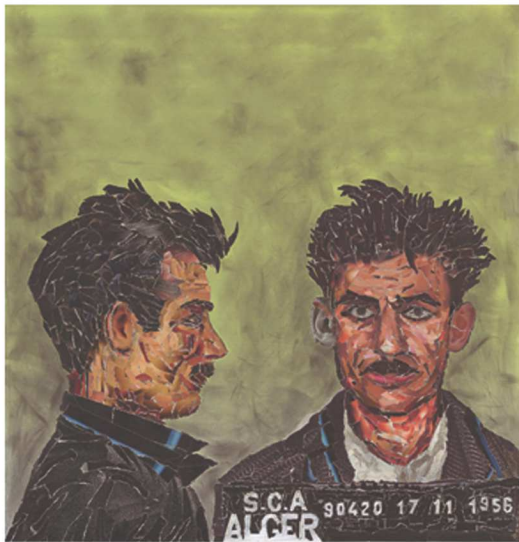


## Histoire et fraternité

De nos frères blessés, très beau roman de Joseph Andras, est monté avec énergie par un jeune collectif. A voir au théâtre des Déchargeurs, jusqu'au 10 mars



Ils sont quatre jeunes gens ce soir de première sur la scène des Déchargeurs. Et c'est sans doute cette jeunesse qui frappe avant toute chose dans cette adaptation *De nos frères blessés*. Les visages lisses et sincères, si expressifs, l'énergie sans faille, les voix claires de François Copin, Clémentine Haro, Vincent Pouderoux, Thomas Resendes qui nous tiendront captifs de leur récit pendant plus d'une heure. Ils se lancent dans ce spectacle, occupent la salle et la scène, s'adressent au public, sans faillir. Et réussissent à rendre à l'histoire du XXe siècle ses vingt ans. Cette jeunesse fait écho à celle de l'auteur du roman adapté sur la scène, Joseph Andras qui a surgit dans le paysage littéraire il y a moins de deux ans. On découvrait au printemps 2016, sa langue rugueuse, toujours juste et âpre, qui résonne avec force, lorsqu'elle est dite

par les comédiens. Ce roman, radical, tranchant, récompensé par le Goncourt du premier roman, nous mène auprès de Fernand Iveton, lors des derniers jours de sa vie. Iveton ? Oui, on le connaît mal, il n'est pas encore historicisé, mais il est un des héros, et martyrs, du communisme français de la deuxième moitié du XXe siècle. Son histoire est terrible et simple : en 1956, cet ouvrier, français d'Algérie, et communiste dépose une bombe dans une armoire vide de son usine. Il est dénoncé, la bombe n'explose pas, mais il est arrêté, torturé, condamné à mort, exécuté. Longtemps, il n'a pas été question de parler de ça en France. L'Algérie demeure un sujet brûlant. Le rôle des Français d'Algérie, leur rapport avec les Algériens, encore plus. Voilà pourquoi le roman d'Andras marque les esprits. Parce qu'il plonge et tranche, radicalement, dans les zones sombres et molles de l'amnésie collective. Nul doute à voir le spectacle qu'il y a une affaire Iveton. Une question Iveton, et celle-ci n'est sans doute pas réglée en 2018, sinon pourquoi une nouvelle génération voudrait-elle s'y plonger ? C'est en tous cas que croient ces quatre jeunes gens, et Fabrice Henry qui a mis le spectacle en scène. Peut-être est-ce aussi parce qu'Iveton avait à peine trente ans le jour de sa mort, que leur jeunesse offre un miroir si saisissant à sa destinée. La scénographie est à l'épure : quelques chaises posées ici et là. Un drapeau tendu, deux ou trois fois, où sont projetés des images d'archives. Le choix est de ne pas incarner. Les quatre comédiens se partagent le texte, qu'ils disent à tour de rôle sans assumer de personnages. Si ce n'est Clémentine Haro qui prend à sa charge les parties d'Hélène, la superbe femme d'Iveton, au centre de pages lumineuses du roman.

Le texte est dit, sans être changé, les coupes sont annoncées, expliquées. Le mouvement des comédiens se fait envers le public, qu'ils prennent à parti plusieurs fois au cours du spectacle, jusqu'à la scène de fin qui voit une dizaine de personnes monter sur scène. Choix intéressant du metteur en scène, qui nous place au centre du questionnement de la pièce : comment sauver Iveton ? Et plus profond encore, où est la dignité ? Chez Iveton ? Chez Hélène, sa femme ? Où est la dignité dans cette France qui s'embourbe en 1956 dans le conflit algérien ? La dignité, nous murmure Andras, et ses interprètes, est dans la possibilité de la fraternité. Celle qu'Iveton a eu pour les Algériens. Celle que ces jeunes comédiens incarnent sur scène.

FEB

21

## DE NOS FRERES BLESSES JOSEPH ANDRAS THEATRE DECHARGEURS



Qui connaît Fernand Iveton ? Ce qu'il a fait, ses idées, ses convictions, sa « place » dans notre histoire. Honnêtement, sans avoir lu l'excellent livre de Joseph Andras, *De nos frères blessés*, je n'en avais pas la moindre idée... C'est un ouvrage sec, « sans gras », phrases courtes et ciselées. En parallèle de l'histoire de cet ouvrier indépendantiste qui place une bombe dans un local désaffecté (qui n'explosera pas), sa détention (douloureuse), son procès et son enfance avec ensuite la

rencontre avec celle qui deviendra sa femme. Fernand Iveton est condamné à la peine capitale et exécuté le 11 février 1957. Riche initiative que nous donner à revivre cette sombre histoire. On ne peut pas, ne pas penser à l'abolition de la peine de mort du président Mitterrand (loi de son ministre de la justice de l'époque, Robert Badinter) qui était ministre de l'intérieur à ce moment là. S'en est-il souvenu en 1982 comme repentini de ce qu'il n'a pas fait pour aider à gracier Fernand ? On pense aussi à Victor Hugo et son fameux ouvrage : *Le dernier jour d'un condamné*. C'est une histoire singulière qui nous interpelle tous, c'était sûrement beaucoup plus difficile d'avoir le recul nécessaire pendant (ceux que certains ont nommé) les « Événements d'Algérie », surtout avec une presse nationale qui le qualifiera de « tueur » pour *France-Soir* et de « terroriste » pour *Paris-Presse*. C'est avec beaucoup de simplicité et de justesse dans la mise en scène (de Fabrice Henry) que nous revivons pleinement cette période et sa courte vie. Un plateau dans le noir, quelques chaises et quatre acteurs qui vont jouer les différents protagonistes de cette histoire. Le public sera mis à contribution, soit pour lire une lettre, soit pour venir sur le plateau et l'ensemble formera une communauté, certes éphémère mais soudée pour un soir, pour revivre ce moment là. C'est intense et fort, d'une urgence nécessité, je ne saurais trop vous conseiller d'aller voir (vite) cette pièce (même sans avoir lu le livre, vous le lirez après...) au théâtre de **Déchargeurs** à Paris. Il est bon parfois de se souvenir du passé pour rendre hommage à celles et ceux qui sont morts pour leurs idées de liberté. Un texte fort, de très bons acteurs, un moment participatif, allez-y incessamment ! *De nos frères blessés*, livre de Joseph Andras (chez Actes Sud), mise en scène de Fabrice Henry avec François Copin, Clémentine Haro, Vincent Pouderoux et Thomas Resendes au théâtre de Déchargeurs du mardi au samedi jusqu'au 10 mars. Réservations au 01 42 36 00 50 et sur le [site Internet](#).

## VU : DE NOS FRÈRES BLESSÉS DE JOSEPH ANDRAS, MES FABRICE HENRY

C'est avant leur envol pour Paris que j'ai eu l'occasion de voir la sortie de résidence du Collectif Satori à l'Artéphile (Avignon). Actuellement, vous les retrouvez aux Déchargeurs, jusqu'au 10 mars 2018 avec leur pièce *De nos frères blessés*, de l'auteur Joseph Andras. Retour par Laurent Bourbousson.

L'acte de transmission pose bien des questions. En adaptant *De nos frères blessés*, Fabrice Henry signe une mise en scène maîtrisée sur un sujet sensible et âpre pour rappeler de ne pas oublier.

Déjà dans la salle alors que le public entre, les comédiens-protagonistes de l'histoire attendent. Il n'y a pas de noir pour le début la représentation. C'est salle éclairée que Thomas Resendes, l'un des comédiens, s'adresse au public, lorsque ce dernier a fini de s'installer : "Comment vous appelez-vous ?", "Quel est votre prénom ?"

Les visages de nos voisins jusqu'alors anonymes, sur lesquels chacun a posé un regard, l'espace d'un court instant, deviennent un et sortent de l'anonymat. C'est avec cette entrée en matière que le voisin de salle devient réel et a une histoire, sa propre histoire.

C'est justement pour une histoire que nous sommes tous réunis, celle de Fernand Iveton, français d'Algérie, encarté au FLN.

Nous sommes en 1956. L'Algérie est française et nous nous situons en pleine vague répressive. Fernand Iveton est un idéaliste gauchiste, amoureux de sa terre, de sa femme et de l'humanité entière. Et, il est contre l'injustice.

Mais, désireux de participer à la revendication de son pays, il lui est demandé de déposer une bombe dans son usine. Il la déposera effectivement mais dans un local loin de tout pour ne pas faire de victimes. Il ne pourrait tuer des innocents. Celle-ci n'explosera pas mais Fernand sera arrêté, torturé, jugé et condamné à la peine de mort.

Les voix nous racontent, disent la machine politique mise en marche pour l'exemple. Leurs sonorités prennent différents tons et différents visages. Vincent Pouderoux et Thomas Resendes sont la voix de Fernand, Clémentine Haro, la seule voix féminine, celle de la femme de cet humaniste. Le tortionnaire ne revêt qu'un seul visage, celui de François Copin.

Les événements s'enchaînent, les lumières balancent entre obscur et pleins feux. Ces changements d'ambiance permettent de prendre des respirations dans le récit et de rendre actif le public. Ici, ne se joue pas un théâtre-docu-fiction. C'est bien un acte de représentation qui se donne à voir mais avec cette volonté d'inclure l'auditoire venu entendre cette histoire; ce jusqu'à la scène finale, celle du procès où des spectateurs auront un rôle à jouer.

Chaque oreille présente devient celle d'un passeur, un passeur de relais dans une course à la vérité, pour ne pas oublier.

Aujourd'hui, cette pièce revêt une importance folle car elle met en lumière ce que l'Histoire française voudrait encore tant effacer ou ne pas évoquer. La brillante écriture de Joseph Andras a trouvé avec le Collectif Satori, une résonance juste, sincère et radicale. Fabrice Henry réussit parfaitement à traiter cette Histoire en usant d'une mise en scène dépouillée, sans fioriture, renforçant ainsi l'âpreté de la réalité qu'il est temps de regarder en face.

***De nos frères blessés* a été vu en sortie de résidence à l'Artéphile (Avignon), le 16 février. A voir aux Déchargeurs (Paris 1er arrdt) jusqu'au 10 mars 2018. Renseignements : [ici](#).**

**Visuel : ©OFDGA ©loeild'olivier.**

**Texte** Joseph Andras publié aux éditions Actes Sud / **Mise en scène** Fabrice Henry / **Comédiens** François Copin, Clémentine Haro, Vincent Pouderoux, Thomas Resendes / **Musique** Pauline Rambeau de Baralon / **Lumières** Till Piro-Machet



IL DONNA UNE LEÇON D'HUMANITÉ, DE FRATERNITÉ ET DE TOLÉRANCE

# Fernand Iveton, mort pour raison d'Etat

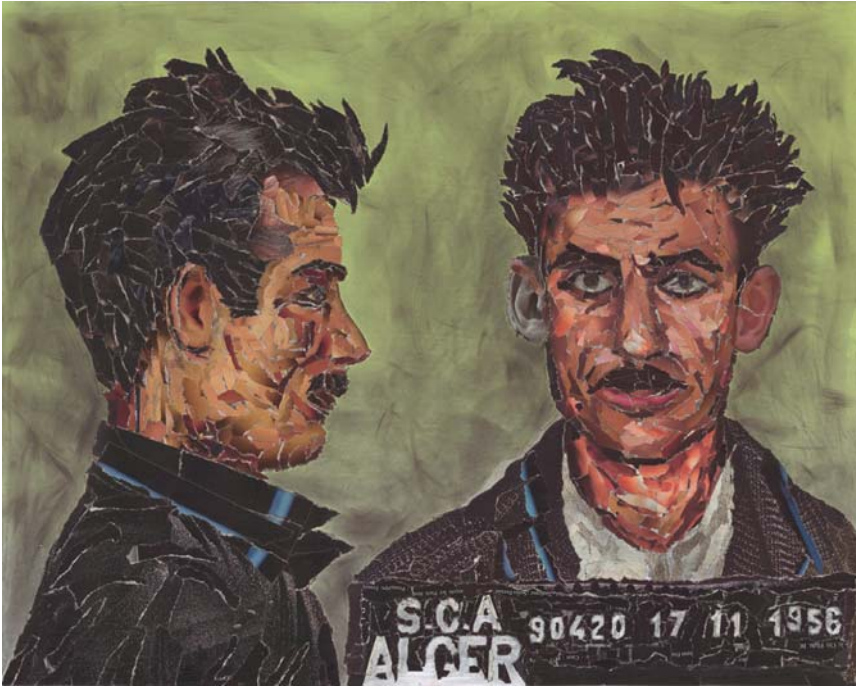


PHOTO: D. R.

En novembre 1956, Fernand Iveton, Français d'Algérie et ouvrier indépendantiste, né le 12 juin 1926 à Clos Salembier, pose une bombe dans un local vide de son usine EGA du Hamma (ex-Ruisseau) avec pour objectif de couper l'électricité dans la ville d'Alger. L'explosion était prévue après la fin du travail, à 19h30, pour ne blesser personne. Le sort en avait décidé autrement, un contremaître avait vu Iveton entrer, dans l'après-midi, dans le local avec un sac et en ressortit les mains vides. Il s'empressa d'avertir la police. Iveton est arrêté, torturé et condamné à la peine capitale le 24 novembre 1956. Raison d'Etat. Fernand Iveton est guillotiné le 11 février 1957 dans la cour de la prison Serkadji, à Alger, aux côtés de Mohamed Ouenouir et Mohamed Lakhnèche. Il est mort pour l'exemple. Avant d'être suppliciés, les trois hommes s'embrassent et Iveton s'écrie: «L'Algérie libre vivra !» Une histoire occultée pendant trente ans. Il a fallu qu'un homme, Jean-Luc Einaudi fasse une première enquête, «Fernand Iveton. Mort pour l'exemple» (Editions L'Harmattan, 1986). Trente ans après, Joseph Andras en fait un roman, *De nos frères blessés* (L'Harmattan, 2016) et en 2018 une pièce de théâtre, créée, jouée et produite par le Collectif Satori, actuellement au théâtre Les Déchargeurs (Paris 1).

Paris / De notre bureau

L'idéalisme d'un homme, Fernand Iveton, qui rêvait de liberté pour tous et qui a payé le prix de la raison d'Etat. Quatre acteurs transmettent l'histoire comme un conte, convoquant une assemblée populaire, comme autour d'un arbre à palabre. Comme un rituel. On se réunit, là, dans le noir, pour raconter. Les comédiens, François Copin, Clémentine Haro, Vincent Poudroux, Thomas Rosendens jouent depuis vendredi 20 février jusqu'au 10 mars au théâtre Les déchargeurs (Paris) *De nos frères blessés*, l'histoire de Fernand Iveton mise en scène par Fabrice Henry. Ils sont jeunes, moins de la trentaine, tout comme l'auteur du roman, Joseph Andras, dont est reprise la pièce de théâtre. Ils n'ont pas connu la guerre pour l'indépendance de l'Algérie, mais ils ont voulu se saisir et sortir de l'oubli cette séquence de l'histoire algéro-française. *De nos frères blessés*, le roman de Joseph Andras retrace l'arrestation d'Iveton et sa condamnation ; sa jeunesse, sa rencontre avec sa femme, Hélène ; la formation de ses convictions politiques. La pièce, fidèle au roman reprend l'arrestation de Fernand Iveton, la cure en France pour traiter une tuberculose des années plus tôt, l'interrogatoire et les séances de torture ; la rencontre avec la Polonaise Hélène qu'il épousera ; le procès, les semaines d'emprisonnement à Barberousse en attendant le résultat du pourvoi en cassation interjeté à sa condamnation à la peine capitale ; la guillotine, au petit matin. Le récit est construit par couches successives par des comédiens-narrateurs. «La narration casse la chronologie, ce qui donne du rythme à la trame. Le tout aboutissant à l'esquisse d'un portrait multiple, simplement humain d'Iveton : sa vie, ses rêves, ses espoirs, sa foi en l'humanité. Sur scène, une communauté, celle des acteurs auxquels se joignent des spectateurs, réunie pour raconter le parcours de Fernand Iveton», précise la note d'intention du metteur en scène.

## «TU MEURS À CAUSE DE L'OPINION PUBLIQUE»

Exemples : 1956 à Alger, en novembre, il pleut. Une pluie chiche, masquée... Fernand attend à deux mètres, sous un arbre. Deux feuillets par bombe, il attend les consignes. Une femme descend d'une voiture, lui remet deux feuillets, les indications... Il glisse les feuillets dans son bleu de travail. Il marche vers un local désaffecté qu'il avait repéré trois semaines avant. Pas de morts, surtout pas de morts. Il devait ensuite rejoindre une cache à La Casbah pour partir ensuite au maquis. 16h, il est interpellé par des flics, quatre ou cinq. Plus loin, le contremaître Auriol sourit... Le corps de Fernand est presque entièrement brûlé. La torture continue... Paul Teitgen (NDLR : secrétaire général de la préfecture d'Alger chargé de la Police. Dans sa lettre de démission datée du 24 mars 1957, adressée à Robert Lacoche, ministre résidant en Algérie dans laquelle il avertit que «la France risque de perdre son âme», il dénonce la pratique de la torture. Dans ce courrier, Paul Teitgen, résistant de la Seconde Guerre mondiale, déporté à Dachau, écrit : «Je ne me permettrais jamais une telle affirmation si je n'avais reconnu sur certains assignés les traces profondes des sévices qu'il y a 14 ans je subissais personnellement dans les caves de

la Gestapo à Nancy.» Et Paul Teitgen pointe la «confusion des pouvoirs [entre le civil et le militaire] et l'arbitraire qui en découle», deux heures avant, avait interdit qu'on le touche. Lui le déporté. Il arrivait de métropole trois mois avant.

## LE COMMISSAIRE : «FAITES CE QU'IL FAUT, JE VOUS COUVRE»

Devant les sept juges en tenue militaire, Fernand Iveton soutient : «Oui je suis communiste... J'ai décidé cela, car je me considère comme Algérien... Je ne suis pas indifférent à la lutte du peuple algérien... Oui, j'aime la France mais je n'aime pas les colonialistes... Je voulais prouver que tous les Européens d'Algérie ne sont pas contre les Arabes... On m'a torturé. J'en porte les traces.» Et sans attendre de réponse, il déboutonne son pantalon. Albert Smadja, avocat (stagiaire de troisième année commis d'office, ndlr) : «Le bâtonnier pense que vous allez vous en sortir avec une peine de prison.» «Tout le monde la veut, votre tête... «Ce climat délétère n'est pas propice au procès». Sa femme, Hélène (qu'il avait rencontrée en 1953 à Paris alors qu'il se soignait d'une tuberculose, ndlr), a du mal à le reconnaître : «Dans quel état ils l'ont mis.» Visage osseux, bouche déformée.

## LE PROCUREUR : «TUER OU POUCHER, LE CRIME EST LE MÊME»

Une semaine après son arrestation, on lui apprend qu'il sera jugé par un tribunal militaire dans quatre jours. Il est transféré à Barberousse (aujourd'hui Serkadji, ndlr) sous le numéro d'érou 6101. Fernand Iveton est condamné à la peine capitale. Le 3 décembre 1956, le pourvoi en cassation est rejeté. L'avocat Joe Nordmann est envoyé de Paris par la CGT pour le défendre. Smadja au condamné : «Il faut que l'opinion en France se saisisse de votre sort... Le problème c'est que les communistes sont divisés.» Hélène reçoit une lettre anonyme : «Sœur, tu peux aller où tu veux, tu es protégée. Lis cette lettre et déchire-la.»

## FERNAND APPREND EN PRISON LA MORT DE SON FRÈRE MAILLOT. IL EST ÉCRASÉ DE DOULEUR

« Fernand Iveton, Français d'Algérie, militant communiste, indépendantiste et membre du FLN, est guillotiné pour l'exemple. Son histoire est transmise comme un conte mêlant l'intime à l'histoire par la pièce de théâtre *De nos frères blessés*\*, inspirée du roman de même titre de Joseph Andras (aux éditions L'Harmattan, 2016).

L'aube. Il est bientôt cinq heures. Il est tiré de sa cellule. Mitterrand et les autres ont refusé sa grâce. «*Tahia El Djazair* !» Des voix et des chants lui répondent. Le greffier lui demande s'il a quelque chose à dire : «Ce qui compte c'est l'Algérie, l'avenir, l'Algérie sera libre demain, et l'amitié franco-algérienne.» Les femmes hurlent à leurs fenêtres, soutenant les détenus. Youyou, chants patriotiques. Les avocats sont là : «Tu meurs à cause de l'opinion publique», lui dit l'avocat Laimné. Il est 5h10, ce 11 février 1957, lorsque la tête de Fernand Iveton, n° d'érou 6101, 30 ans, tombe.

## FABRICE HENRY : «IVETON ÉTAIT EN AVANCE SUR SON TEMPS»

«On a découvert le roman de Joseph Andras et l'histoire de Fernand Iveton alors qu'on travaillait sur une autre pièce. Jusque-là on ignorait tout de l'affaire Iveton. On est entré dans la guerre d'Algérie par le roman de Joseph Andras. À l'école, on ne nous a pas parlé de cette guerre ou si peu», nous a affirmé le jeune metteur en scène. Et d'ajouter : «J'ai 28 ans, à peu près l'âge de Joseph Andras et de Fernand Iveton au moment où il est exécuté, un homme qui portait un idéal, cette idée qu'Européens et musulmans puissent vivre ensemble sur une même terre. Pour lui, qui était né dans un quartier populaire d'Alger, c'était normal. Iveton était en avance sur son temps. Aujourd'hui, un fossé se creuse en France mais aussi en Algérie.» Et aussi : «Cette histoire nous pose un questionnement sur ce qu'on peut faire pour changer la société. Quel moyen nous reste-t-il ? Les moyens d'action se réduisent. On est dans une mentalité où c'est chacun pour soi.» Fabrice Henry reprend une phrase de Fernand Iveton qui le «marque beaucoup», celle par laquelle il dit que la mort c'est une chose, l'humiliation entre profondément sous la peau. «Cela raconte toute l'histoire des peuples opprimés là où ils se trouvent. Les humiliations sont présentes au quotidien en France.» Et de nous dire aussi que «par notre théâtre, nous voulons dire que nous ne devons pas oublier ces gens qui ont lutté pour un idéal d'humanisme, de tolérance et de fraternité.» «Nous aspirons à lever les clichés, les préjugés, les méfiances et les cloisonnements.» Le collectif Satori, créé il y a trois ans (lire ci-contre), travaille en effet à ce que son théâtre puisse se jouer partout, être vu, entendu de tous. C'est en ce sens que ses membres souhaitent de tout cœur pouvoir jouer la pièce en Algérie. Et nous aussi. Elle raconte aussi l'histoire des Algériens. Les Algériens, particulièrement les jeunes, sauront ainsi que le combat pour l'indépendance de l'Algérie était aussi porté, bien qu'en minorité, par des Européens et des juifs d'Algérie — à l'exemple de Daniel Timsit, pour ne citer que cet Algérien, mort avec l'Algérie chevillée au corps et au cœur —, qui, tous rêvaient d'une Algérie plurielle fraternelle. L'affaire Iveton est une leçon d'humanité, d'ouverture sur l'autre et de tolérance. Un exemple.

Nadjia Bouzeghrane

\* *De nos frères blessés*, tirée du roman de Joseph Andras (2016), mise en scène de Fabrice Henry, production Collectif Satori. 15 dates du 20 février au 10 mars 2018, du mardi au samedi à 19h au théâtre des déchargeurs (Paris).

BENJAMIN STORA, HISTORIEN

## «En 1956, la guerre d'Algérie change de visage»

L'historien Benjamin Stora, président du Conseil d'orientation de l'Établissement public du Palais de la Porte Dorée — Musée de l'histoire de l'immigration — Aquarium de la Porte Dorée, a restitué le contexte historique de «l'affaire Iveton», qui a éclaté en pleine Bataille d'Alger. Ses premiers mots, lors de cette rencontre publique, à l'initiative du Collectif Satori, sont un hommage à un chercheur aujourd'hui disparu, Jean-Luc Einaudi qui, le premier, a publié en 1986 un livre enquête sous le titre de *Pour l'exemple : l'affaire Fernand Iveton* (L'Harmattan) et son combat pour l'ouverture des archives. Une enquête que Benjamin Stora a qualifiée de «courageuse» dans la mesure où lorsque le livre de

Jean-Luc Einaudi sort en librairies, François Mitterrand est président de la République. Il était alors impensable de le mettre en cause, auréolé du prestige d'avoir aboli la peine de mort en 1981 (année de son élection à la tête de l'État français), alors que Garde des Sceaux en 1956-57, il avait refusé la grâce de Fernand Iveton, a indiqué l'historien. Et il a fallu attendre les années 2000 pour que les archives commencent à s'ouvrir aux chercheurs. Quand François Mitterrand quitte le ministère de la Justice à la fin du mois de mai 1957, 45 condamnés à mort algériens ont été guillotins en seize mois, précise Benjamin Stora, auteur avec le journaliste François Malye de *François Mitterrand et la guerre d'Algérie* (éditions Calmann-Levy, octobre 2010). François Mitterrand était en 1956, le

n° 2 du gouvernement. Avec le roman de Joseph Andras on redécouvre l'affaire Iveton, premier et unique européen à être guillotiné pendant la guerre d'indépendance de l'Algérie, alors qu'il n'avait tué personne (il ne voulait tuer personne) et que la bombe n'a pas explosé. Entre le moment de son arrestation, novembre 1956 et celui de son exécution (février 1957), il s'écoule à peine trois mois. L'année 1956 est «une année importante pour la guerre d'Algérie», «en 1956 la guerre d'Algérie change de visage», observe l'historien avec le vote des pouvoirs spéciaux en mars 1956 par lesquels 400 000 appelés vont rejoindre l'Algérie jusqu'à atteindre le nombre de 3 millions à la fin de la guerre. «Avec les pouvoirs spéciaux et la mobilisation du contingent, c'est toute la société

française qui va être concernée par la guerre d'Algérie», rappelle Benjamin Stora. Et d'ajouter : «Jusque-là, pour la métropole c'était une guerre lointaine.» «C'est aussi en mai 1956 avec l'embuscade de Palestro (voir *L'embuscade de Palestro*. Algérie 1956, de Raphaëlle Branche aux éditions La Découverte, décembre 2017, ndlr) que des jeunes appelés tombent dans une embuscade du FLN. Cet événement suscitait une grande émotion en France.» Jusque-là, c'était le corps expéditionnaire qui était envoyé au front en Indochine ou en Algérie. Un autre événement se produit l'été 1956, c'est l'apparition du «contre-terrorisme d'Européens opposés à l'indépendance de l'Algérie» avec l'attentat de la rue de Thèbes à La Casbah qui fit plusieurs morts civils. N. B.

## La gauche, communistes compris, vote les pouvoirs spéciaux en Algérie

Autre rappel historique. «1956 a été l'année des grandes fractures tant pour le parti communiste que pour le parti socialiste et l'émergence de nouveaux courants. À droite, certains politiques étaient pour la décolonisation de l'Algérie, c'est le cas de de Gaulle, on ne l'a su qu'après.» La gauche socialiste française a éclaté sur la guerre. Michel Rocard va rompre avec la SFIO. Les pouvoirs spéciaux ont été votés par la gauche, communistes compris. «Après l'arrivée de de Gaulle, on avait oublié que c'est la gauche qui avait intensifié la guerre.» «C'était la guerre totale. Avec les

zones interdites des régions entières ont été vidées de leur population.» «L'affaire Iveton ne peut pas se comprendre si on la sépare de l'histoire générale de la gauche française», souligne Stora qui ne manque pas d'observer que la «reconstitution de l'Histoire est étonnante. Vingt ans après, on avait oublié que c'est Rocard qui était à gauche et non Mitterrand.» «La gauche traditionnelle française restait en fait attachée au principe de l'Algérie française, par tradition jacobine, celle de l'assimilation. L'Algérie à l'époque c'était trois départements intégrés à la France. Mais dans ces départe-

ments, les musulmans n'avaient pas les droits du citoyen français. Cette gauche, socialiste principalement, ne voulait pas connaître le nationalisme algérien, ses leaders, sa démarche, son histoire singulière. Elle ne voyait pas la question coloniale. Elle va dans la société française des années 1970, effacer sa conduite dans la guerre d'indépendance algérienne, s'unifier en effaçant le vote des 'pouvoirs spéciaux' qui a envoyé le contingent et précipité la guerre.» (Benjamin Stora et François Malye à *El Watan*, fin octobre 2010). N. B.

### LE COLLECTIF SATORI : «ÉVEILLER DURABLEMENT LES CONSCIENCES»

Satori, ce sont quatre comédiens et metteurs en scène, rencontrés en écoles de théâtre. Chacun des artistes fondateurs de Satori est libre de ses créations. Ils travaillent régulièrement avec des artistes qui n'appartiennent pas à la compagnie, qu'ils soient acteurs, musiciens, créateurs lumière ou vidéo, scénographes. «C'est cette libre association qui permet à chacun des projets de la compagnie d'être singulier, bien que portés par le même noyau ! Nos spectacles n'assèment pas une vérité : ils sont le reflet de notre diversité, de notre ouverture sur l'extérieur, et de



nos rencontres.» En 2017, le Collectif Satori inaugure un cycle de spectacles : Révolutions. Thomas Resendes écrit et met en scène *Les Ennemis publics*, inspiré de l'histoire de la Fraction armée rouge, spectacle finaliste du Prix Théâtre 13/Jeunes metteurs en scène. Il met également en scène Fabrice Henry dans *Le Défilé commence*, nouvelle de Reinaldo Arenas sur les premiers

jours de la révolution cubaine. François Copin propose *Révolution*, tour d'horizon des mouvements révolutionnaires passés et à venir.

### NOTE D'INTENTION DU METTEUR EN SCÈNE FABRICE HENRY

Comment éclairer d'une autre lumière l'histoire nationale ? Que vaut la destinée d'un homme quand elle croise la raison d'État ? De quel côté se situe la violence, la «terreur» ? Quelle vérité, quels mensonges font notre histoire ? «*De nos frères blessés*» pose d'emblée ces questions. Nous avons besoin d'entendre cet appel à la liberté et à la fraternité, aujourd'hui que la société ne cesse de se cliver et où la violence, l'individualisme, le rejet de l'autre se répandent. Ce livre est un hymne à l'espoir, un grand souffle qui a foi en un idéal d'humanité. J'ai imaginé ce roman historique comme la parole que se passerait un petit groupe de

personnes, comme la transmission orale d'un conte ancestral...L'endroit du récit, de la parole vraie, humaine, est essentiel dans mon travail de metteur en scène. La précision documentaire, la fiction, ces questions importent peu. Ce qui importe, c'est ce qu'on charrie avec cette histoire, c'est l'émotion et la force qu'on veut transmettre à l'autre. «...Un théâtre qui célèbre la fraternité et l'intelligence, au-delà des barrières raciales, sociales, politiques...Sentir pour un instant, comme seul le théâtre le permet, que nous sommes frères, ou que nous pouvons l'être. Que nous avons tous des frères blessés.»

### SÉQUENCE VIII

Vincent. Il n'est pas encore 17h. Les juges refont leur entrée dans le tribunal. Le président Roynard prend la parole : Fernand Iveton, ici présent, est condamné à la peine capitale. Le verdict tombe comme le couperet qu'on lui promet. Fernand baisse les yeux à l'instant où s'élève, aux quatre coins de la salle, la clameur des Européens d'Algérie. Applaudissements et bravos. Ivresse et dents déployées. La justice goûte son triomphe. Hélène se retient de ne pas fondre en larmes. Elle mord l'intérieur de ses joues pour ne pas leur offrir le spectacle de leur défaite. On ne jette pas ainsi la viande aux chiens. Elle prend la main de sa belle-mère afin de l'enjoindre de faire de même. Les paumes claquent, la joie exulte comme un seul corps gras. Fernand n'a pas envie de pleurer, lui. Les tortures l'ont asséché — âme dépeuplée, pillée de toute émotion. Ses avocats le regardent sans cacher leur dépit. Le président appelle au calme et exige du public qu'il quitte les lieux dans la discipline et la retenue. Elle tente de croiser les yeux de son amant mais il les maintient bas, rivés sur ce sol qui se dérobe sous les pieds d'Hélène. Cela serait trop douloureux de la voir, il le sait. Deux agents l'emmènent ; il ne se retourne pas. (...)

### SÉQUENCE XI

Thomas (improvisé). Alors voilà, on approche de la fin. De la fin du roman, c'est la dernière scène. Et dans cette scène, Fernand est très entouré, il y a beaucoup de monde autour de lui. Et ce que l'on voudrait, ce serait que vous veniez sur le plateau, pour jouer tous ces personnages. Si vous avez envie, environ dix d'entre vous, ceux qui le veulent. Mais quand je dis jouer, enfin il n'y aura rien à faire, vous n'aurez pas à parler, vous serez juste assis sur des chaises, avec nous là, sur la

## 17 NATIONALISTES GUILLOTINÉS EN UN MOIS

«Pendant la Bataille d'Alger, les exécutions vont aller crescendo avec un mois terrible, février 1957, avec pas moins de 17 guillotins... Devant la radicalisation du gouvernement de Guy Mollet, certains ministres ont démissionné, comme Pierre Mendès France et Alain Savary. François Mitterrand est resté fidèle à un gouvernement qui torture, qui exécute.» «Le débat en France porte tout le temps sur la torture et jamais sur les exécutions capitales. On ne connaissait pas les exécutés, à part Zabana.» (François Malye, co-auteur de *François Mitterrand et la guerre d'Algérie*, à *El Watan* fin octobre 2010). Revenons à la rencontre de samedi dernier animée par Benjamin Stora, qui a indiqué que Fernand Iveton était un militant politique très engagé, membre du parti communiste et de la CGT, inscrit dans une histoire familiale de la résistance, qui va très loin dans son engagement, lequel entraînera de fait une rupture avec la communauté européenne quand il s'affirmera Algérien et pour l'indépendance. «Alger était une ville européenne, fermée aux Algériens. Iveton décide de passer de l'autre côté. C'est un acte très rare.» «Iveton veut participer à l'action armée avec son ami Henri Maillot. Les Européens engagés dans la lutte armée étaient peu nombreux. Daniel Timsit, devenu Européen par les décrets Crémieux est passé du côté du FLN.» «Le climat général à l'automne 1956 est à la logique de représailles.» Ce qui expliquerait la peine capitale à laquelle Iveton a été condamné. La puissance coloniale voulait faire du cas Iveton un exemple dissuasif à

l'encontre des Européens tentés de rejoindre le FLN. Par ailleurs, «l'espace libéral européen, sous les coups de boutoir des ultras va s'affaiblir». Contrairement à l'affaire Audin (qui s'est produite à une autre période, a précisé Benjamin Stora), très tôt soutenue par les intellectuels en France et aussitôt médiatisée, Fernand Iveton n'a pas bénéficié des mêmes soutiens, y compris au sein du parti communiste français. Ce n'est qu'après le rejet du pourvoi en cassation de la condamnation à la peine capitale à laquelle Fernand Iveton a été condamné, que le PCF désigne un avocat pour le défendre. Alors que les communistes algériens se sont très tôt engagés dans le FLN, le ralliant officiellement, à titre individuel, dont Fernand Iveton en juillet 1956, le Parti communiste français ne se prononçait pas à ce moment pour l'indépendance, mais pour «la paix en Algérie», a également précisé Benjamin Stora. Ce qui explique qu'il n'ait pas fait campagne pour le refus de l'exécution capitale de Fernand Iveton, mais un avocat communiste est venu par la suite l'accompagner jusqu'à la guillotine, a expliqué Benjamin Stora. «En janvier 1956, Camus va à Alger pour proposer une trêve civile. Il est accueilli par les Européens avec hostilité, aux cris de «Camus au poteau !». Camus n'a jamais été pour l'indépendance, mais lorsqu'en 1959 de Gaulle se prononce pour l'autodétermination de l'Algérie et une association avec la France, Camus se rallie à ce projet», souligne Benjamin Stora. N. B.

## De nos frères blessés, une adaptation directe et sans concessions du sort d'un condamné à mort pendant la guerre d'Algérie



*De nos frères blessés, Mise en scène de Fabrice Henry, Les Déchargeurs*

*De nos frères blessés, une adaptation directe et sans concessions du sort d'un condamné à mort pendant la guerre d'Algérie*

**De nos frères blessés** raconte une histoire de guerre et d'injustice. Quand un français d'Algérie est condamné à mort en 1956 pour avoir posé une bombe dans un local vide, son châtiment ressemble plus à un symbole pour l'exemple qu'à une honnête décision de justice. Dans les temps troublés d'un conflit qui ne dit pas son nom, le militant communiste se trouve au mauvais endroit au mauvais moment, voyant l'échafaud s'approcher inexorablement. La troupe du **Collectif Satori** vise au plus juste, sans artifices ni détours pour évoquer l'innommable avec des mots forts et simples.

### De la simplicité avant tout

Un premier comédien accueille le public en demandant les prénoms des spectateurs, le contact est simple et chaleureux. Quand il débute son évocation d'un déni de justice en plein coeur de la guerre d'Algérie, l'audience ne sait presque pas que la pièce vient de débiter. Il reprend les mots de **Joseph Andras** qui a ravivé en 2016

le souvenir de **Fernand Iveton** pour que ce nom ne soit jamais oublié. L'écrivain raconte l'histoire d'un homme qui ne voulait pas tuer mais interpellé sur une situation intenable entre français et algériens qui se disputaient le sort d'une même terre. Sans que le public ne le sache vraiment, trois autres comédiens sont disséminés dans la salle, prêts à intervenir pour compléter le récit du premier. Les regards sont francs, chacun scrute les spectateurs tout en déclamant son texte, à la place des soldats français qui torturent **Fernand Iveton**, des juges inflexibles qui veulent faire un exemple, de la femme du quidam et d'**Iveton** lui-même. Les tons varient et les répliques s'enchaînent dans la plus pure proximité avec un public hypnotisé par le ton direct de la pièce. L'émotion affleure au fur et à mesure que l'inéluctabilité du châtiment se fait jour. Ni le président **Coty** ni son garde des sceaux **Mitterrand** ne jugent bon d'accorder la grâce. La population est à cran, les exactions et les lynchages se multiplient, le sort d'un homme seul paraît anecdotique par rapport au carnage qui se prépare. La pièce **De nos frères blessés** au théâtre **Les Déchargeurs** interpelle par l'extrême simplicité de la mise en scène associée à l'intensité des 4 comédiens simplement vêtus à la mode d'aujourd'hui et qui utilisent leurs mots pour raviver la mémoire d'un homme sacrifié sur l'autel de la raison d'état. Quand une dizaine de spectateurs sont invités à la fin du spectacle à monter sur scène pour lire un texte, l'émotion est à son comble et préfigure l'ovation finale.

**De nos frères blessés** est un moment de théâtre vrai et sans concessions. Le metteur en scène **Fabrice Henry** a choisi de déformer ni la réalité ni le contexte, non pas pour accuser mais pour faire réfléchir et interpellé. Une pièce à découvrir absolument jusqu'au 10 mars au théâtre **Les Déchargeurs**!

## L'affiche du spectacle



**Collectif Satori**

06 87 24 85 37 | [collectifsatori@gmail.com](mailto:collectifsatori@gmail.com)

<http://www.collectifsatori.fr/>

<http://www.tousatheatre.com>